

Groupe d'études « La philosophie au sens large »

Animé par Pierre Macherey

08/12/2004)

Freud : le quotidien ou l'inconscient à portée de main

Minima non curat praetor

Freud a commencé en 1898 à manifester un intérêt pour les phénomènes examinés dans le cadre de ce qu'il a appelé "psychopathologie de la vie quotidienne" : ces problèmes ont tout d'abord été évoqués dans sa correspondance avec Fliess, ce qui a aussitôt donné lieu à la rédaction de courts articles, ensuite réunis, à partir de 1901, en un livre, qui a connu, jusqu'à la fin de la vie de Freud, de nombreuses republications, constamment enrichies, jusqu'à ce qu'il ait pris la forme que nous lui connaissons actuellement, dont l'unique traduction française à ce jour, réalisée par S. Jankélévitch, a paru en 1922. Cette discipline à part entière, en dépit de son caractère relativement marginal, qu'est la psychopathologie de la vie quotidienne est donc apparue dans la période cruciale qui a suivi la mort de son père en 1896, durant laquelle Freud a traversé la profonde crise mentale qui a donné naissance à la psychanalyse, principalement à travers de la réalisation de la *Traumdeutung*, ouvrage véritablement fondateur, paru en 1900. Comme dans celui-ci, auquel la *Psychopathologie de la vie quotidienne* est étroitement apparentée, c'est en grande partie en s'appuyant sur des exemples tirés de son expérience personnelle, donc en effectuant sa propre auto-analyse, que Freud a élaboré ce diagnostic de la vie quotidienne dont les enjeux paraissent en conséquence directement reliés à la constitution d'une science nouvelle du psychisme humain, édifiée sur l'hypothèse de l'inconscient, c'est-à-dire de la présence dans l'esprit de contenus non directement accessibles à la conscience, soit qu'ils en aient été à un certain moment refoulés, soit qu'ils n'aient jamais eu l'occasion de parvenir jusqu'à elle.

Au moment de la première publication de son livre, sous son titre *Zur Psychopathologie des Alltagslebens*, Freud a présumé que, comme la *Traumdeutung*, il recevrait le plus mauvais accueil, ce qu'il était prêt d'avance à interpréter comme la manifestation d'une résistance aux révélations surprenantes qu'il apportait, résistance qui en eût confirmé par un biais détourné le bien-fondé. C'est tout le contraire qui a eu lieu : le livre a tout de suite plu, et il est devenu le livre le plus lu et le plus populaire de Freud, sans doute en raison de son caractère anecdotique et anodin, lié à la banalité apparente de son contenu, qui ne présentait pas le caractère scandaleux des thèmes développés dans d'autres ouvrages, comme par exemple la thèse particulièrement dure à avaler, immédiatement ressentie comme monstrueuse, de la sexualité infantile. A propos du voyage en Amérique que Freud a fait en 1909 en compagnie de Ferenczi et de Jung, Jones rapporte cette anecdote : "Freud me dit qu'ayant un jour trouvé son steward en train de lire la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, il eut, pour la première fois, l'idée qu'il pourrait devenir célèbre." (E. Jones, *La vie et l'oeuvre de Sigmund Freud*, PUF, 1961, t. II, p. 58) Il est en effet tout à fait possible de prendre la *Psychopathologie de la vie quotidienne* comme un ouvrage de distraction, une lecture amusante ou un agréable passe-temps, sans plus. Dans le séminaire qu'il a consacré en 1957-1958 aux "formations de l'inconscient", formations au nombre desquelles figurent précisément les phénomènes très particuliers examinés dans ce cadre, Lacan remarque :

"Nous lisons la *Psychopathologie de la vie quotidienne* comme nous lisons le journal, et nous en savons tellement que nous pensons que cela ne mérite pas que nous nous y arrêtions. Ces choses ont pourtant été les pas de Freud, et chacun de ses pas mérite d'être retenu, est porteur d'enseignements, est riche de conséquences." (Lacan *Séminaire V, Les formations de l'inconscient*, 1957-58, Seuil, 1998, p. 37)

La *Psychopathologie de la vie quotidienne*, c'est en effet une sorte de journal de l'inconscient, ou l'inconscient au quotidien, saisi au ras de ses minuscules faits divers, dont la diversité divertit ou fait diversion, en faisant passagèrement oublier la considération du sujet

principal, qui n'a rien au fond de divertissant. Peut-être est-ce cela précisément que Freud a voulu faire en composant cette *Psychopathologie de la vie quotidienne* : rassurer sur ses intentions, en donnant l'impression qu'il s'écartait du sujet principal, l'inconscient, alors même qu'il était en plein dedans, ce qui serait une assez bonne définition de la vie quotidienne, dont le fil se déroule sans qu'on y prenne garde, sans qu'on attache une excessive importance à ses incidents particuliers, jusqu'à ce que ce fil soit rompu par un événement extraordinaire, par lequel la vie cesse d'être quotidienne, et éventuellement tourne au drame, ce qui nécessite l'intervention, entre autres corps de métiers spécialisés, de policiers ou de médecins, et transporte le fait de vivre sur un autre plan. Vivre au jour le jour, en fixant son attention sur de petites choses qui ne risquent pas de faire problème durablement, cultiver son jardin, ce peut être ennuyeux à la longue, mais c'est aussi relativement confortable, ou du moins guère inquiétant : c'est en tous cas la solution la plus commode, la plus économique, aux interrogations que soulève à l'occasion le fait d'exister, interrogations dont la gravité se trouve comme par magie dissipée lorsqu'est assumée simplement la nécessité de résoudre les problèmes de l'existence un à un, sans essayer de voir plus loin. Toutefois, a-t-on raison de prendre les choses ainsi ? L'homme qui vit au jour le jour en appréhendant l'existence comme un divertissement, ou en la saisissant comme on dit du bon côté, n'est-il pas exposé, à son insu même, à devenir en proie à une angoisse profonde, prête à tout moment à se déclarer, et qui, si elle demeure latente, risque de produire des effets plus ravageurs encore, comme Pascal le pense ? Peut-être est-ce un soupçon de ce genre que Freud a voulu installer en écrivant sa *Psychopathologie de la vie quotidienne*, qui fait pénétrer la loi de l'inconscient dans les plus humbles recoins, où vivent sans histoires, bien à l'abri se figurent-ils, ceux que la *vox populi* appelle les gens normaux, et que pourtant, à même le cours de leur quotidienneté, menacent des troubles comparables à ceux dont les grands criminels ou les grands malades offrent l'effrayant, et, nous aimerions à le croire, exceptionnel, témoignage, celui de choses qui ne sont pas destinées à être vécues tous les jours par n'importe qui. La psychopathologie de la vie quotidienne serait ainsi une manière insidieuse de suggérer, dans une perspective quasi apologétique, l'essentielle vulnérabilité de l'existence humaine, vulnérabilité à laquelle nul n'échappe, bien que tout semble fait pour qu'on n'en tienne pas compte.

Moins extrême, et ne contredisant pas la précédente, une autre hypothèse concernant les raisons pour lesquelles Freud a oeuvré à sa *Psychopathologie de la vie quotidienne* peut être avancée. Dans sa version française, l'ouvrage comporte un sous-titre, qui est le suivant : "Application de la psychanalyse à l'interprétation des actes de la vie courante", ce qui permet de le faire rentrer sous la rubrique "psychanalyse appliquée". Par psychanalyse appliquée, il faut entendre l'extension des schémas interprétatifs et des concepts développés par la psychanalyse à l'extérieur de son champ propre, comme par exemple à la littérature (l'étude sur la *Gradiva* de Jensen), à l'art (l'étude sur le souvenir d'enfance de Léonard de Vinci), à l'histoire politique (l'étude sur le président Wilson), à l'histoire culturelle de l'humanité (*Totem et Tabou*, *Moïse et le monothéisme*), etc., et pourquoi pas les simples actes de la vie courante ? Les raisons de cette extension, toujours quelque peu aventureuse et discutable, sont au moins de deux sortes : faire sortir la psychanalyse de ce qu'on peut appeler le ghetto médical, en conférant à ses explications une portée plus générale, concernant à la limite tous les aspects de l'existence humaine auxquels, au sens fort de l'expression, elle s'applique ; mais aussi, par ce biais, faciliter l'accès des profanes aux mystères assez spéciaux de la psychanalyse, en rattachant ses explications à des faits bien connus de tous, sur lesquels ses modèles d'interprétation peuvent être essayés d'emblée au plus faible coût, ce qui prépare à les pratiquer à propos des cas plus durs à partir desquels ils ont été élaborés au départ. L'étude des phénomènes de la vie quotidienne joue en ce sens un rôle pédagogique de préparation et d'initiation, ce qui est confirmé par le fait que lorsqu'il a plus tard composé, à titre de manuel de formation, son *Introduction à la psychanalyse*, Freud en a consacré toute la première partie aux actes manqués, tels qu'ils se produisent sur le plan de la vie quotidienne, en tant que ceux-ci fournissent une entrée commode à la connaissance de l'inconscient qui demeure l'affaire principale de la psychanalyse, et est ensuite développée dans le cadre de cette Introduction à propos

du cas du rêve, puis des symptômes présentant nettement un caractère psychiatrique, qui ne sont évoqués qu'en dernier lieu.

De ce point de vue, le fait d'étudier la vie quotidienne à la lumière de la psychanalyse appliquée offre un avantage supplémentaire : psychanalyser les créations de la littérature et de l'art ou les grands hommes et les grands événements de l'histoire politique et religieuse, c'est encore garder aux faits révélés par la psychanalyse un caractère exceptionnel : il ne va pas de soi de considérer que Moïse ou Léonard de Vinci, dont les actes novateurs sont liés à des situations de crise, sont des hommes comme les autres ; alors que, psychanalyser les comportements de la vie quotidienne, c'est conférer aux démarches de la psychanalyse une portée immédiate, ordinaire, usuelle, courante, ou pour tout dire normale. Or telle a certainement été l'intention de Freud lorsqu'il s'est mis à consacrer une attention particulière aux petits faits de la vie de tous les jours : à savoir mettre en évidence que, même si son développement a été lié à l'apparition chez certaines personnes de troubles mentaux pouvant prendre un caractère d'exceptionnelle gravité, et en tous cas causer de la gêne, en interrompant le cours normal de l'existence, ce qui nécessite que ces cas soient médicalisés, - il ne faut pas oublier que Freud n'a jamais été à l'aise avec la position de médecin qu'il a dû, à contre-cœur, exercer jusqu'à la fin de sa vie pour subvenir aux besoins de sa famille, et qu'il a été en permanence obsédé, plusieurs passages de la *Psychopathologie de la vie quotidienne* en témoignent, par la crainte que ses diagnostics soient erronés -, la psychanalyse concerne aussi, et même concerne peut-être prioritairement tous les autres, où les formes qu'elle examine sont moins évidemment apparentes, et donc moins dérangeantes. C'est ce qui explique que Freud ait choisi les exemples accumulés dans son livre en privilégiant les cas empruntés à des existences normales, ou réputées telles, au premier rang desquels son propre cas, ne recourant qu'occasionnellement, et avec précaution, aux témoignages obtenus dans son cabinet auprès de ses malades.

La formule "psychopathologie de la vie quotidienne", que Freud a choisie pour caractériser cette démarche, présente, vue sous cet angle, un intéressant caractère oxymorique. Psychopathologie, cela veut dire, en général, étude des troubles mentaux, et plus précisément, au point de vue de Freud, de troubles dont non seulement les manifestations mais les causes sont mentales, ce qui signifie qu'outre le fait d'être des troubles dans l'esprit ils sont des troubles de l'esprit, obéissant à des mécanismes de part en part psychiques. D'autre part, par vie quotidienne, on entend généralement un mode d'existence, comme on dit, plan-plan, soumis à la morne loi de la répétition qui le protège contre d'éventuelles dérives ou innovations, sources de dérangement et donc de trouble. Faire une psychopathologie de la vie quotidienne, cela veut donc dire examiner les troubles de ce qui, par définition, ne peut être troublé, ou a le moins de chances possibles de l'être. Cela veut-il dire que l'absence de trouble qui caractérise la vie quotidienne n'est qu'apparente, et que sur l'existence dite normale pèse en permanence la menace de l'anormalité, en reprise de l'idée selon laquelle les gens bien portants sont des malades qui s'ignorent, sur qui les problèmes traités par la pathologie peuvent fondre à tout moment ? En fait, il semble que la démarche de Freud soit à prendre en sens exactement inverse. Elle suggère, non que le normal est pénétré d'anormalité et secrètement miné par elle, mais que ce qui est considéré comme anormal, ou ce qu'on appelle trouble, est à certains égards normal, c'est-à-dire, à prendre le mot normal au plus près de son sens, constitue la vraie règle, tout étant à cet égard affaire d'échelle : il y a les menus troubles, sur lesquels on ne s'arrête pas, parce qu'ils sont pris complètement dans la trame de l'existence courante que leurs piqûres d'épingle ne parviennent pas à déchirer ; et puis il y a les grands troubles, ressentis comme insupportables par celui ou celle qui les éprouvent et leur entourage, troubles qui interrompent le cours de la vie normale, et nécessitent, en vue que celui-ci soit rétabli, un traitement et des secours appropriés. On ne va pas consulter un médecin ou déposer une plainte à la police parce qu'on a oublié de poster une lettre ou parce qu'on éprouve dans un endroit où on est sûr de n'être jamais venu un étrange sentiment de déjà vu, ou parce qu'on a cassé un vase au cours d'une visite chez quelqu'un, ce qui peut arriver à tout le monde. Il n'empêche que ces faits sans réelle gravité, qui font tout au plus vaciller l'existence, comme ne pas pouvoir se rappeler le numéro du quai sur lequel se trouve le train qu'on se prépare à prendre alors même qu'on vient d'en

prendre connaissance, ouvrent comme une lucarne sur les obscurs agissements des forces inconscientes qui, de fait, accompagnent tous les actes de la vie courante et les mouvements d'esprit qui en sont le corrélat, ce que se propose précisément de démontrer l'entreprise d'une psychopathologie de la vie quotidienne. Le but poursuivi par celle-ci est donc, en quelque sorte, de dédramatiser et de normaliser l'inconscient, on pourrait même presque dire de le populariser, en révélant qu'il est partout actif, y compris dans les toutes petites affaires de la vie qui ne l'intéressent pas moins que les grandes, bien qu'elles ne comportent pas d'enjeux importants, du moins se le figure-t-on.

Or ceci est tout à fait compatible avec la perspective pédagogique qui a été évoquée auparavant : normaliser l'inconscient, c'est en même temps faire comprendre qu'il se trouve, si on peut dire, à portée de main, et que son accès n'est nullement réservé à des expériences traumatisantes présentant un caractère extrême, mais qu'il dispose du caractère de proche familiarité et de permanence, propre aux gestes de l'existence courante, auxquels il est constamment présent sous la forme la moins cachée qui soit, pour peu qu'on se donne la peine de le voir, en y regardant de plus près. S'intéresser à la vie quotidienne, de la manière dont Freud propose de le faire, c'est donc aussi éduquer le regard psychanalytique, ce que chacun peut faire à tout moment en se prenant soi-même comme objet d'expérience, ce qui n'est nullement difficile, et se révèle extrêmement instructif, même si cela conduit à s'engager dans un rituel de l'aveu qui peut être poussé très loin, plus parfois qu'on ne le voudrait.

Quelqu'un qui ouvrirait pour la première fois la *Psychopathologie de la vie quotidienne* en disposant déjà d'une certaine familiarité avec l'oeuvre de Freud ne pourrait qu'être surpris par cet ouvrage qui, dans l'ensemble de cette oeuvre, présente un caractère assez à part. Ceci tient au fait que Freud paraît s'y être cantonné dans la position d'un observateur patient de l'infime, qui, comme une sorte d'entomologiste de la vie psychique, se contente de recenser, sous forme d'anecdotes dont le contenu est souvent dérisoire, une succession de détails quelconques, éclats de vie dispersés dont ne sont fournies, sous forme d'instantanés, que des bribes. Tout se passe comme si, en s'intéressant à la vie quotidienne, Freud s'était proposé de coller au plus près de son déroulement factuel, sans chercher à prendre à aucun moment du champ par rapport à celui-ci : or la vie quotidienne n'est précisément faite que de détails émiettés, de tous petits incidents sans portée, qui peuvent à l'occasion intriguer ou amuser, voire même ennuyer ou embêter, mais non frapper durablement. C'est pourquoi ce livre de Freud est celui qui, à l'exception de quelques remarques très contrôlées et réduites au strict minimum présentées dans le dernier chapitre, fait sans doute le moins de place à la théorisation abstraite, ce qui est tout à fait étrange lorsqu'on connaît la disposition affichée par Freud, fût-ce dans l'espace restreint d'un court article, à élaborer des constructions interprétatives très élaborées, voire même vertigineuses, du type de celles qui sont à l'oeuvre dans ce qu'il a appelé "métapsychologie", comme nous en avons eu un exemple en lisant dans un autre contexte le bref texte sur la *Verneinung*. Tout au plus s'efforce-t-il d'opérer un classement entre les phénomènes de la vie quotidienne auxquels il consacre son examen, ce qu'il fait en les rangeant sous des rubriques comme "erreur", "oubli", "méprise", en ne cessant d'ailleurs de rappeler que ces catégories sont conventionnelles, et s'appliquent à des phénomènes qui, sur le fond, ne sont pas réellement différents les uns des autres, et sont même apparentés, comme le traduit le fait que les verbes de la langue allemande qui servent à en rendre compte commencent tous par le même préfixe *ver -*, ce qui suggère une idée de distorsion ou d'écart par rapport à la normale qui ne va pas cependant jusqu'à la faire disparaître. C'est comme si la platitude de la vie quotidienne devait se refléter dans le discours qu'on tient sur elle, discours uniformément répétitif, à ras des pâquerettes, qui ne dispose d'aucune distance par rapport à son objet, auquel il adhère aussi étroitement que possible, restant englué en lui, sans avoir la possibilité d'en sortir : ce qui est une présentation tout à fait parlante des minuscules cercles dans lesquels la vie quotidienne reste ordinairement enfermée, cet enfermement étant ce qui la caractérise essentiellement.

Ceci ne doit pas faire oublier cependant que la *Psychopathologie de la vie quotidienne* est le lieu d'émergence d'un concept totalement inédit qui, bien que Freud ne le dise pas explicitement,

unifie le propos de l'ouvrage au-delà de sa dispersion apparente. Pour formuler ce concept, il a employé le terme allemand *Fehlleistung*, qui signifie littéralement "performance défectueuse", ou "dysfonctionnement", et se rapporte aux imperceptibles failles de la vie courante qui, en dépit de leur peu de conséquences, peuvent intéresser une psychopathologie. Lorsque l'ouvrage de Freud a été traduit en anglais, a été créé, en vue de rendre ce terme, le néologisme *parapraxis*, littéralement "action à côté". En 1922, au moment où il a traduit en français la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, S. Jankélévitch a pris le parti, c'était une réelle trouvaille, de rendre le mot composé allemand en utilisant la locution "acte manqué", qui, à partir de là, est entrée dans l'usage courant de la langue de tous les jours : tout le monde sait, ou croit savoir, ce que c'est qu'un acte manqué, et les exemples se bousculent pour illustrer le contenu de cette expression devenue familière.

Qu'est-ce au juste qu'un acte manqué ? A première vue, c'est simplement une conduite qui a échoué ou qui a raté. Cependant, tous les gestes défectueux, comme par exemple faire des fautes d'orthographe, ne sont pas des actes manqués, à moins de créditer celui qui commet ces fautes, et se révèle incorrigible à cet égard, d'un comportement d'échec caractérisé qui restitue à cet acte, au-delà de l'inaptitude qu'il signale, une sorte de valeur positive : il reste qu'on ne s'étonnera pas si un cancre commet de telles fautes ou si un enfant en bas âge trébuche au moindre pas, et qu'on ne pensera à propos ni de l'un ni de l'autre qu'ils ont accompli des actes manqués. Mais on parlera d'acte manqué à propos d'une personne dont on sait qu'elle maîtrise parfaitement un certain type de conduite, et qui, en une unique occasion, commet de façon inattendue une erreur inexplicable à première vue : la question se pose alors de savoir si cette erreur est due au hasard, ou encore a été faite par mégarde, donc passivement, ou bien si elle a une signification plus profonde, ce qui lui confère une dimension réellement active, et nécessite qu'on s'interroge plus avant à son propos.

Il ne va donc pas de soi de parler, à propos d'un comportement défectueux, d'acte manqué, ce qui amène Freud à préciser, dans le dernier chapitre de la *Psychopathologie de la vie quotidienne* les trois conditions qui doivent être réunies pour que cette imputation soit pertinente, ce qui en restreint considérablement le champ d'application, et du même coup justifie que son utilisation offre les garanties suffisantes pour être caractérisée comme "scientifique" :

a/ ne pas dépasser une certaine limite fixée par notre jugement, autrement dit ne pas dépasser ce que nous appelons "la limite de l'état normal".

b/ présenter le caractère d'un trouble momentané, provisoire. Nous devons avoir accompli précédemment le même acte d'une manière correcte ou être sûrs de pouvoir l'accomplir à tout instant d'une manière correcte. Lorsque quelqu'un nous reprend au moment où nous accomplissons un acte de ce genre, nous devons être à même de reconnaître aussi la justesse de l'observation et l'incorrection de notre processus psychique.

c/ alors même que nous nous rendons compte que nous accomplissons ou avons accompli un acte manqué, celui-ci ne sera bien caractérisé que si les motifs qui nous l'ont dicté nous échappent et si nous cherchons à l'expliquer par le "hasard" ou "l'inattention". (trad. S. Jankélévitch, éd. Payot, 1953, p. 277)

Selon la première de ces conditions, l'acte manqué, même s'il constitue un dérapage par rapport au comportement normal, ne doit pas présenter à cet égard un caractère trop nettement accusé : l'écart en quoi il consiste est recensé comme insignifiant, en ce sens qu'il ne constitue pas une remise en cause de la normale, dans laquelle, en raison de son infinité ou de sa légèreté, il finit par se fondre, ce qui exclut que lui soit reconnu un caractère à proprement parler pathologique, au sens où le pathologique se situe en rupture par rapport à la normale. C'est donc une notion qui fonctionne à la limite, sur le plan de l'infinitésimal, ce qui autorise que, comme dans un calcul d'erreur, soit effectuée en bout de compte la correction compensatoire qui autorise à en négliger les conséquences. Un acte manqué ne laisse pas de traces : il n'infléchit pas significativement le cours de l'existence, qu'il n'impressionne qu'en surface, sans suite. Mais alors pourquoi le psychopathologiste, c'est-à-dire le médecin de l'esprit, s'intéresse-t-il à lui, à contre-courant de ce qui se passe dans les faits, en s'arrêtant sur de tels manquements alors que ceux-ci paraissent négligeables ?

La réponse à cette question est fournie par l'énoncé de la deuxième condition. Sans doute, le trouble provoqué par l'acte manqué est-il momentané, provisoire. Mais il reste qu'il intrigue, il éveille la curiosité, en raison de son caractère inhabituel qui le charge d'une certaine dose

d'étrangeté. A propos d'une personne qui se tord le pied chaque fois qu'elle descend un trottoir, on sera étonné si elle accomplit correctement ce geste de la vie courante ; inversement, on aura tendance à trouver bizarre, de la part d'un sportif de haut niveau, qu'il se casse la figure dans les escaliers, et on se demandera s'il ne s'agit pas de sa part d'un acte manqué, à moins qu'une main, peut-être invisible, ne soit venue le pousser. La personne même qui se révèle ainsi en défaut doit se rendre compte qu'il y a dans son comportement quelque chose qui ne va pas, non seulement parce qu'il ne respecte pas certaines règles pratiques communes, mais parce qu'il ne se conforme pas à ses propres manières usuelles, et, comme on dit, ne lui ressemble pas, ne va pas avec le reste de sa personnalité, détonne par rapport à ses manières de faire "normales". Il y a donc des raisons effectives d'être surpris lorsqu'un tel événement se produit, sans que toutefois cette surprise aille au-delà d'une certaine limite : on ne sera pas choqué d'une si faible et légère incorrection, mais, néanmoins, on se dira que le cas mérite examen, et analyse.

Et, c'est la troisième condition avancée par Freud pour qu'on puisse parler d'acte manqué, la première explication qui se proposera en vue de rendre compte de l'anomalie passagère, justement parce qu'elle est passagère, sera le hasard et l'inattention, ce qui conforte dans l'idée qu'il n'y a pas lieu de s'y arrêter davantage et d'en faire tout un plat. C'est-à-dire que l'acte manqué, qui sur le moment étonne, sera tout d'abord justifié par défaut, négativement, étant difficilement imaginable qu'on puisse lui trouver une raison positive, c'est-à-dire lui attribuer une valeur réelle, le considérer comme une action véritable. Mais c'est ici que le médecin de l'âme vient à nouveau mettre son grain de sel, en introduisant le soupçon que peut-être l'acte défectueux par rapport à ses objectifs apparents et avoués pourrait obéir à d'autres objectifs, moins évidents voire même soigneusement cachés, et qu'il y a là-dessous quelque chose, qui mérite d'être, comme on dit, creusé. De là, en dépit de la raison donnée en premier lieu à sa présence, la décision d'interpréter l'acte manqué, de manière à lui reconnaître, en dépit de son absurdité manifeste, un sens, de la même façon que le médecin cherche le sens d'un symptôme, qu'il traite comme une énigme dont le secret doit être percé. Un acte manqué est donc un acte ambigu, sur lequel on s'interroge : il se pourrait qu'il veuille dire quelque chose, comme il se pourrait aussi qu'il soit totalement insignifiant, c'est-à-dire non seulement si petit par ses conséquences qu'il ne mérite pas qu'on lui prête attention, mais privé en lui-même de sens, donc une fois pour toutes non significatif. Comment sortir de cette incertitude ? La réponse de Freud est qu'il n'y a à cet effet d'autre voie que celle de l'analyse, seule apte à révéler, si ceux-ci existent, les arrière-plans cachés de l'acte manqué et à dissiper pour une part le mystère dont il est porteur.

Pour qu'il y ait acte manqué, doit donc se produire une combinaison d'échec et de succès, qui n'est en rien ordinaire, bien qu'elle se produise assez couramment : il faut que l'acte ait échoué quant à son but manifeste, et qu'en même temps, en prenant cet échec pour tremplin, il parvienne à atteindre un autre but, en exploitant des moyens inavoués et peut-être inavouables : c'est pourquoi l'acte manqué se présente toujours comme un compromis, dans lequel plusieurs niveaux de comportement sont simultanément impliqués. Lacan rend compte de cette association complexe, et éventuellement contradictoire, de la manière suivante :

"Pour la psychopathologie de la vie quotidienne... il est clair que tout acte manqué est un discours réussi, voire assez joliment tourné, et que dans le lapsus c'est le bâillon qui tourne sur la parole, et juste du quadrant qu'il faut pour qu'un bon entendeur y trouve son salut."
("Fonction et champ de la parole et du langage", Discours de Rome, 1953, *Ecrits*, Seuil, 1966, p. 268)

Cette interprétation de l'acte manqué, qui va un peu plus loin que celle de Freud qu'elle prend pour point de départ, met l'accent sur sa dimension langagière, ce qui revient à suggérer que la vie quotidienne est pénétrée de part en part par le langage qui en constitue la trame effective : elle est elle-même composée à la manière d'un discours adressé à la cantonade, qu'il revient seulement à quelques-uns d'entendre. C'est ce qui apparie l'acte manqué au jeu de mot et au rêve : eux aussi sont des formations discursives relevant d'un certain travail, qui exploite certaines particularités inaperçues du langage en prenant appui sur des opérations comme celles du déplacement, de la condensation, et de la substitution analogique, qui permettent de réaliser un compromis viable entre plusieurs niveaux de signification.

En effet, si on suit Lacan, manqué comme acte, au regard des critères immédiats de la pratique, l'acte manqué n'en est pas moins réussi en tant que discours : c'est-à-dire qu'il exprime quelque chose, il délivre, pour qui sait le déchiffrer, un message, et même un message comme dit Lacan "joliment tourné", susceptible d'être ensuite, une fois ses circonvolutions déroulées, retranscrit en clair : ses bizarreries apparentes se ramènent en dernière instance à des recherches de style, qui personnalisent une communication destinée autrement à rester commune, neutre et indifférente, et par là privée de tout relief, et à la limite inexistante. L'acte manqué, qui, vu de cette manière comme un tropisme, devrait être caractérisé plutôt par excès que par défaut, est donc la mise en forme d'une idée : et quel meilleur moyen de mettre en forme une idée que le langage, ou du moins un certain travail sur ses propriétés, comme le révèlent ces figures très voisines de l'acte manqué que sont le jeu de mot ou le lapsus, auxquels Freud s'est énormément intéressé par ailleurs ? Dans de tels cas il y a coïncidence parfaite entre ce qu'il ne faudrait pas dire et ce qu'on avait envie de dire, ou ce qu'on ne peut pas s'empêcher de dire, qui sont ajustés l'un à l'autre avec un art consommé, une précision sans faille. Freud souligne lui-même à plusieurs reprises cette étonnante justesse ou exactitude à laquelle parvient l'acte manqué, qui l'élève à la hauteur d'un tour de haute voltige, mettant en oeuvre des compétences qu'on ne soupçonnait pas de la part de celui qui s'y livre, comme halluciné, et possédé par un savoir dont il ne savait pas lui-même disposer : lorsque, dans le dernier chapitre du livre, il s'arrête sur le cas particulier des obsessions numérogiques, dont son ami Fliess lui avait transmis le goût, Freud s'amuse à remarquer à quel point l'inconscient est expert en calcul mental, marquant à cet égard des talents qui excèdent les capacités ordinaires de l'intelligence consciente, beaucoup moins rapide et efficace lorsqu'elle a à effectuer sur ordre de telles performances.

Le rapprochement de l'acte manqué et du rêve est lourd de conséquence : il conduit à penser que le parapraxique qu'est en puissance tout homme normal est, dans sa vie quotidienne, une sorte de dormeur éveillé, ou un somnambule, qui, sans le savoir et sans le vouloir, accomplit certains gestes obéissant à des motivations qui débordent les limites de sa conscience, et l'entraînent plus loin ou ailleurs qu'il ne le voudrait, ce qui donne à cette vie quotidienne davantage de piquant qu'on n'a l'habitude de lui en attribuer. Par exemple, dans le chapitre sept de son livre, Freud remarque que

"l'habileté inconsciente avec laquelle des motifs inconscients mais forts nous font égarer un objet ressemble fort à l'assurance somnambulique." (éd. cit., p. 163)

Il revient à nouveau sur cette caractérisation dans le passage du chapitre douze consacré aux obsessions numérogiques :

"Dans mes propres analyses, j'ai été frappé... par la certitude quasi-somnambulique avec laquelle je marche vers le but inconnu... (id., p. 290)

Ceci recoupe l'observation courante selon laquelle la plupart des gestes de la vie quotidienne sont effectués machinalement, de manière automatique, sans qu'on y pense, ce qui paraît être la condition de leur déroulement normal : ils aboutissent en quelque sorte tout seuls, comme si quelqu'un d'autre avait agi à la place de celui paraît en être l'auteur, et qui n'est en fait qu'une marionnette manipulée par d'autres forces dont il ignore la présence. La thèse de Freud est que ces forces, qui ne sont nullement extérieures à l'esprit, sont des impulsions affectives qui, en arrière de toutes les circonstances de la vie, sont en permanence à l'oeuvre et engagées en elles : si je n'arrive pas à remettre la main sur un objet égaré, ou si je confonds un nom avec un autre, c'est probablement parce qu'un sentiment désagréable est attaché à cet objet ou à ce nom, que je n'arrive pas à retrouver parce que, au fond de moi, quelque chose m'en empêche, qui est en moi sans apparemment être moi ou de moi, ce qui ne manque pas d'être quelque peu troublant.

Les interprétations de l'acte manqué que Freud propose dans la *Psychopathologie de la vie quotidienne* ne vont guère plus loin, à la fois par discrétion, car il ne tient pas à en apprendre trop à son lecteur sur lui-même ou sur les personnes auxquelles il doit les exemples qu'il analyse, et par souci de rester au plus près du cours normal de la vie quotidienne, de ne pas en entraver le déroulement par une surcharge intentionnelle qui en trahirait l'esprit régulier. Sans doute, certaines des analyses proposées le suggèrent, et même avec une certaine insistance, il y a souvent en arrière des manquements les plus infimes de l'existence des obsessions à caractère sexuel peu avouables,

la peur lancinante de mourir, et éventuellement des idées de meurtre, par exemple de parricide, dont les racines seraient à chercher dans certaines expériences lointaines de l'enfance. Mais ce qui intéresse surtout Freud, qui se défend de vouloir ici pousser trop loin ses explications, et de faire basculer la vie quotidienne du côté du monstrueux en vue d'en dresser, contre tout bon sens, un tableau lugubre et effrayant, c'est la mise en évidence des conflits psychiques, sortes de phénomènes de *double-bind* au sens de Bateson et de Mead, qui, sous des formes le plus souvent minuscules, la traversent imperceptiblement et, si on peut dire, l'animent, en conférant à son cours, en dépit de sa banalité manifeste, un caractère singulier, un relief, l'ébauche d'une profondeur qui, sans rompre la continuité de son cours, fait apparaître que celui-ci est accompagné en permanence par l'intervention d'intérêts cachés, et même parfois impénétrables. C'est comme si ce qu'on fait le plus machinalement n'en était pas moins chargé d'arrière-pensées, qui se donnent d'autant mieux libre cours qu'elles passent inaperçues, profitant du camouflage que leur offre la conduite ordinaire de la vie, avec ses petites malices, ses buts mesquins, ses ternes élans, ses perturbations sans conséquences, qui n'en sont que la couche la plus superficielle, et font d'elle un langage crypté, que le psychopathologiste s'amuse à déchiffrer, avec le soupçon, non que le normal est pétri d'anormalité, mais que ce qui est ressenti comme anormal est, si on ouvre les yeux, la chose la plus ordinaire et la plus commune, la chose la plus normale qui soit, sans qu'il y ait lieu de s'en étonner ou de s'en épouvanter.

Où conduit cette normalisation de l'anormal ? A l'idée que la présentation négative qu'on en donne généralement, en le caractérisant par défaut, comme absence de normalité, n'est pas pertinente, et trahit sa nature véritable : elle tend à en faire quelque chose d'étranger aux mouvements de la vie psychique, dont il interrompt brutalement le cours, alors qu'il en constitue en réalité, au prix d'infléchissements qui peuvent être indiscernables, la continuation. Le projet de Freud, en faisant cette psychopathologie de la vie quotidienne, est donc de réunifier ce qui a été artificiellement séparé, ou de réintégrer ce qui a été extrait alors qu'il est partie prenante au tout de la réalité mentale : celle-ci, sans doute, se déroule à plusieurs niveaux simultanés, comme le montre par ailleurs la topique, la théorie des instances psychiques, dont il n'est d'ailleurs absolument pas fait ici mention ; mais cela n'empêche qu'elle forme un bloc compact et solidaire, dont tous les éléments se tiennent, de telle manière qu'ils interviennent toujours ensemble, en combinant leurs influences réciproques, ce qui ne va pas sans susciter parfois des tensions, des accidents : ce somnambule qui accomplit machinalement, comme en rêve, des actions conformes ou décalées, c'est la même personne que celle qui engage sa responsabilité dans ce qu'elle fait, et dont l'identité présente à la fois les caractères de l'un et du multiple qui, selon les moments, viennent l'un ou l'autre au premier plan.

C'est cette idée que développe la thèse théorique la plus forte que Freud en vient pour finir à défendre dans le cadre de sa psychopathologie de la vie quotidienne, celle de ce qu'il appelle le "déterminisme psychique absolu", qu'il argumente de la manière suivante :

"On sait que beaucoup de personnes invoquent, à l'encontre d'un déterminisme psychique absolu, leur conviction intime de l'existence d'un libre arbitre. Cette conviction refuse de s'incliner devant la croyance au déterminisme. Comme tous les sentiments normaux, elle doit être justifiée par certaines raisons. Je crois cependant avoir remarqué qu'elle ne se manifeste pas dans les grandes et importantes décisions ; dans ces occasions, on éprouve plutôt le sentiment d'une contrainte psychique, et on en convient : "J'en suis là, je ne puis faire autrement." Lorsqu'il s'agit, au contraire, de résolutions insignifiantes, indifférentes, on affirme volontiers qu'on aurait pu tout aussi bien se décider autrement, qu'on a agi librement, qu'on a accompli un acte de volonté non motivé. Nos analyses ont montré qu'il n'est pas nécessaire de contester la légitimité de la conviction concernant l'existence du libre arbitre. La distinction entre la motivation consciente et la motivation inconsciente une fois établie, notre conviction nous apprend seulement que la motivation consciente ne s'étend pas à toutes nos décisions motrices. *Minima non curat praetor*. Mais ce qui reste ainsi non motivé d'un côté reçoit ses motifs d'une autre source, de l'inconscient, et il en résulte que le déterminisme psychique se présente sans solution de continuité." (*Psychopathologie de la vie quotidienne*, chap. 8, éd. cit., p. 293-294)

L'opposition entre déterminisme et liberté est un *topos* traditionnel, dont cependant la psychopathologie de la vie quotidienne fait vaciller la fausse évidence. En y réfléchissant, on

s'aperçoit que c'est dans les petites choses de la vie qu'on a le plus le sentiment d'agir librement, au sens où la liberté serait l'absence de détermination, c'est-à-dire la possibilité toujours ouverte d'opter pour contraire de ce qu'on se prépare faire ; alors que, dans le cas des décisions vraiment importantes, qui engagent la vie entière, on est fermement convaincu de la nécessité d'agir dans un certain sens, ce qui rend très difficile, voire même impossible, de reculer. "J'en suis là, je ne peux faire autrement" : ce sont les paroles que Luther prononce devant la Diète, pour faire comprendre la gravité concertée de son attitude, qu'on aurait tort d'imputer à un moment d'égarement non réfléchi, alors qu'il s'agit d'un choix effectué en conscience, avec l'entière certitude qu'il est exclu de faire autrement. Il n'en va pas de même pour les actes de la vie courante, dans l'accomplissement desquels, en raison de la ténuité de leurs enjeux, on s'accorde de fait une marge d'indécision plus grande, qui en relâche en apparence la trajectoire : si on croise dans la rue quelqu'un qu'on n'a pas envie de voir, pour des raisons qui n'ont d'ailleurs pas besoin d'être clairement justifiées, on peut toujours changer de trottoir, ou bien ne pas le faire, et passer sans faire mine de s'arrêter, ou en faisant semblant de regarder de l'autre côté, selon l'inspiration du moment, toute une gamme d'attitudes variées s'offrant pour résoudre ce problème qui doit être réglé dans l'instant et dont les conséquences vont être aussitôt balayées, dès qu'on aura tourné le coin de la rue, ce qui justifie qu'on ne se fixe pas sur lui durablement. Ce que Freud suggère avec beaucoup de finesse, c'est que la rupture installée entre ces deux situations est artificielle ; en réalité, on est dans les deux cas tout autant libre que déterminé, n'y ayant nulle raison d'opposer ces deux manières d'interpréter la conduite qui sont concomitantes et non, comme on croit, exclusives l'une de l'autre. La thèse du déterminisme psychique absolu n'a donc pas pour conséquence de nier toute liberté ; au contraire, elle amène à comprendre que le déterminisme étant absolu, ce qui veut dire qu'il joue quelles que soient les circonstances, grandes ou petites, il est parfaitement compatible avec la représentation d'une existence non contrainte, c'est-à-dire non asservie à des forces étrangères : car pour tout acte de la vie, il y a des motivations internes, que celles-ci viennent de la conscience ou de l'inconscient, qui font que cet acte a un sens assignable, susceptible d'être interprété, que ce soit sur le plan des hautes raisons qui ont servi de guide au grand Réformateur, ou sur celui des toutes petites causes dont dépend une conduite de la vie courante, et éventuellement l'écart que celle-ci présente par rapport aux normes habituelles ; dans un cas comme dans l'autre, il ne s'agit en rien d'actes gratuits, n'ayant pas leur cause dans le psychisme humain, quel que soit le niveau de son fonctionnement auquel cette causalité intervient. Ceci peut se dire autrement : le psychisme tombe toujours juste, c'est-à-dire qu'il ne fait jamais rien au hasard, comme s'il tirait à la courte paille, en abandonnant à un pouvoir étranger le soin de résoudre ses problèmes à sa place. C'est pourquoi, comme la remarque en a été faite, les actes manqués présentent un niveau de précision souvent hallucinant, et ne ratent jamais leur but, qui est celui révélé en dernière instance par l'analyse, seule apte à en déchiffrer le message, c'est-à-dire à révéler la force psychique qui l'a emporté pour décider de la manière dont l'acte est accompli, à la fois nécessairement et librement, suivant des mécanismes immanents au fonctionnement du psychisme. C'est pourquoi, soit dit en passant, il n'y a pas lieu de décharger de toute responsabilité à son égard celui qui accomplit un acte manqué : c'est bien lui qui en est l'auteur, même si cet acte révèle un aspect resté jusque là inconnu de sa personnalité.

Cependant, c'est la question qu'il est inévitable de poser pour finir, d'où l'analyse, qui déchiffre le message véhiculé par l'acte manqué, tire-t-elle elle-même l'assurance de tomber juste ? N'y a-t-il pas lieu de faire rentrer la volonté d'interpréter dans le champ interprétatif en la soumettant elle-même à interprétation, ne serait-ce que pour la soustraire à la tentation de franchir certaines limites, et de chercher à trop interpréter, hors de tout bon sens ? Or Freud se défend de vouloir tout interpréter de manière forcée, à contre-courant des exigences du sens commun et de ses évidences :

"On trouvera peut-être qu'à force de citer des exemples de ce genre, j'ai fini par tomber dans la banalité. Mais mon but était précisément d'attirer l'attention sur des choses que tout le monde connaît et comprend de la même manière, autrement dit, de réunir des faits de tous les jours et de les soumettre à une élaboration scientifique. Je ne vois pas pourquoi on

refuserait à cette sorte de sagesse, qui est la cristallisation des expériences de la vie journalière, une place parmi les acquisitions de la science. Ce qui constitue le caractère essentiel du travail scientifique, ce n'est pas la nature des faits sur lesquels il porte, mais la rigueur de la méthode qui préside à la constatation de ces faits et la recherche d'une synthèse aussi vaste que possible." (éd. cit., p. 182)

D'une part, il n'y a pas pour la science de petits faits, indignes comme tels d'être analysés. D'autre part, l'analyse qu'elle leur applique, loin de prendre le contre-pied de la sagesse universelle, se situe en continuité avec elle. Freud veut dire par là que la notion d'acte manqué, telle qu'il la développe, est déjà directement accessible au sens commun qui, depuis toujours, sans toutefois disposer du mot pour le dire exactement, sait de quoi il s'agit. C'est dans cet esprit que Freud a mené par ailleurs son travail sur le jeu de mot, sorte de concentré de la conscience populaire spontanée, à laquelle il n'y a rien à apprendre sur la réalité du fonctionnement de la vie psychique, dont elle a depuis longtemps percé tous les mystères. Tout au long de la *Psychopathologie de la vie quotidienne*, Freud ne cesse de se référer, en même temps qu'à des écrivains, à des proverbes qui, eux aussi, présentent sous une forme abrégée et épigrammatique une sorte de science, peut-être faudrait-il parler plutôt de présience, des comportements humains, remarquable par sa perspicacité. De ce point de vue, l'analyse proposée par le psychopathologiste ne fait qu'apporter des éclaircissements supplémentaires et un effort de généralisation à une leçon qui, sur le fond, n'a rien de vraiment nouveau.

Lorsqu'il avance cet argument, Freud paraît adopter une attitude prudente de repli, qui met l'accent, et même en rajoute, sur le caractère de bénignité attribué aux incidents de la vie quotidienne, qu'il ne faudrait surtout pas dénaturer en en aggravant la portée hors de toute mesure et en en éloignant la saisie des compétences reconnues au sens commun. Mais il ne s'arrête pas là, et dans un passage surprenant du dernier chapitre de son livre, il propose, en vue d'établir la justesse de ses analyses, une preuve supplémentaire, qui est à première vue confondante, et même ressemble fort à une provocation, à moins de supposer que les histoires que se raconte le psychopathologiste aient fini par lui taper sérieusement sur le cassis. Cette preuve n'est pas empruntée cette fois à ce que tout le monde connaît bien et admet communément, dans la forme d'un discours qui circule un peu partout, mais à l'expérience très particulière des grands paranoïaques qui, soutient Freud, sont mieux placés que quiconque pour savoir, ils ont payé pour cela le prix fort, ce qui se passe réellement dans les profondeurs du psychisme, et auprès de qui le médecin de l'esprit a tout à apprendre :

"Les paranoïaques présentent dans leur attitude ce trait frappant et généralement connu, qu'ils attachent la plus grande importance aux détails les plus insignifiants, échappant généralement aux hommes sains, qu'ils observent dans la conduite des autres ; ils interprètent ces détails et en tirent des conclusions d'une vaste portée... Alors que l'homme normal admet une catégorie d'actes accidentels, n'ayant pas besoin de motivation, catégorie dans laquelle il range une partie de ses propres manifestations psychiques et actes manqués, le paranoïaque refuse aux manifestations psychiques des autres tout élément accidentel. Tout ce qu'il observe sur les autres est significatif, donc susceptible d'interprétation." (éd. cit., p. 295)

Et, nous ne pouvons nous empêcher d'en faire la remarque, le psychopathologiste ne fait précisément rien d'autre : au risque de tomber dans la surinterprétation, il veut à tout prix charger de signification les détails les plus insignifiants de la vie courante, dans lesquels il voit les manifestations d'obscurs conflits dont l'homme normal n'a sur le moment nullement conscience. A-t-il été gagné par une folie comparable à celle du paranoïaque, ce qui, si c'est le cas, doit retirer *ipso facto* à son entreprise tout caractère scientifique ? Comment Freud peut-il voir dans l'attitude manifestement anormale du paranoïaque une preuve du bien-fondé de sa propre démarche de savant ?

Freud semble aggraver son cas lorsqu'à la page suivante, il complète ainsi son argumentation :

"Nous voyons une autre preuve de l'existence d'une connaissance inconsciente et refoulée de la motivation des actes manqués et accidentels dans cet ensemble de phénomènes que forment les superstitions." (p. 298)

Et, pour illustrer cette thèse, il fournit un exemple dont il est lui-même le sujet : il raconte comment il s'est laissé passagèrement entraîner, ou du moins aurait-il pu le faire, à propos d'un événement purement accidentel, en ce sens qu'il ne relève d'aucune initiative venant de lui, le fait qu'un cocher de fiacre l'ait conduit à une autre rue que celle où se trouve la maison où il devait se rendre pour y donner une consultation, à prendre celui-ci comme un signe prémonitoire du décès de la personne concernée par cette consultation : s'il s'était lui-même trompé de chemin, il ne se serait pas fait faute d'interpréter cela comme un acte manqué exprimant le désir inavoué d'être débarrassé d'un malade importun ; et pourtant, bien qu'il ne soit lui-même pour rien dans cet incident, il ne peut s'empêcher de lui accorder une signification, et même une certaine valeur de vérité, croyance que son rationalisme de savant l'incite aussitôt à écarter, car il n'accorde, bien sûr, aucune confiance et ne reconnaît aucune validité aux signes prémonitoires, et à toutes les histoires de bonne femme qui peuvent circuler à leur propos, tout en se demandant ce qu'une telle croyance peut lui apprendre sur la réalité psychique, et en particulier sur le fait qu'elle est sujette à des tels accès superstitieux, qui se retrouvent à la base de presque toutes les convictions religieuses. Il y aurait un rapprochement à faire entre la manière dont Freud traite cet exemple et la lettre de Spinoza à Pieter Balling où, en vue de consoler celui-ci de la mort de son enfant, il entreprend de lui exposer les enseignements à tirer du fait qu'il avait eu une prescience quasi miraculeuse de ce tragique événement dont il avait imaginé tous les détails avant qu'il ne se produise réellement dans les faits : ni Spinoza ni Freud n'accordent de créance aux signes prémonitoires, mais cela n'empêche qu'ils consacrent un intérêt à ce phénomène qui, convenablement expliqué, est révélateur de certaines particularités du fonctionnement du psychisme humain, l'imagination pour Spinoza, l'inconscient pour Freud.

Freud n'est pas superstitieux, de même qu'il est sûr de ne pas être paranoïaque : alors comment peut-il retirer un élément de "preuve" de telles expériences de pensée alors même qu'il a la certitude qu'elles ne rendent pas compte correctement de la réalité des faits sur laquelle elles n'apportent au mieux qu'un témoignage biaisé ? La réponse à cette question est que le fait d'être insensé n'empêche pas d'être d'une certaine façon clairvoyant, et que le paranoïaque comme le superstitieux accèdent bien à une vérité, qui est celle que le psychopathologiste cherche à découvrir, bien qu'ils en déplacent le point d'application, ce qui altère leur saisie de cette vérité qu'ils détiennent alors sous une forme inadéquate :

"D'où vient au paranoïaque cette manière de voir ? Ici, comme dans beaucoup d'autres cas analogues, il projette probablement dans la vie psychique d'autrui ce qui existe dans sa propre vie à l'état inconscient. Tant de choses se pressent dans la conscience du paranoïaque qui, chez l'homme normal et chez le névrotique, n'existent que dans l'inconscient où leur présence est révélée par la psychanalyse ! Sur ce point, le paranoïaque a donc, dans une certaine mesure, raison : il voit quelque chose qui échappe à l'homme normal, sa vision est plus pénétrante que celle de la pensée normale ; mais ce qui enlève à sa connaissance toute valeur, c'est l'extension à d'autres de l'état de chose qui n'est réel qu'en ce qui le concerne lui-même." (éd. cit., p. 295-296)

De même, le superstitieux projette sur le monde extérieur ses propres obsessions personnelles, ce qui l'amène à en interpréter les événements d'une manière inappropriée, pour l'unique raison qu'elle n'est pas rapportée à ce qui en constitue véritablement l'objet, ce dont il ne faudrait pas conclure qu'elle n'a pas du tout d'objet et devrait pour cette raison être négligée :

"C'est *parce que* le superstitieux ne sait rien de la motivation de ses propres actions accidentelles et *parce que* cette motivation cherche à s'imposer à sa reconnaissance, qu'il est obligé de la déplacer en la situant dans le monde extérieur." (éd. cit., p. 298)

Comme l'homme de Feuerbach projette sa propre vérité intime sur la représentation d'une divinité transcendante, le superstitieux et le paranoïaque ont seulement le tort de voir leur vérité où elle n'est pas, et par là même inversée, chez les autres dans le cas du paranoïaque, dans le monde objectif dans celui du superstitieux. Et Freud suggère la possibilité d'étendre à l'étude générale du phénomène de la croyance religieuse ce type d'explication :

"L'obscur connaissance des facteurs et faits psychiques de l'inconscient (autrement dit : la perception endopsychique de ces facteurs et faits) se reflète... dans la construction d'une *réalité suprasensible*, que la science retransforme en une *psychologie de l'inconscient*. On pourrait se donner pour tâche de décomposer, en se plaçant à ce point de vue, les mythes

relatifs au paradis et au péché originel, à Dieu, au mal et au bien, à l'immortalité etc... et de traduire la *métaphysique* en *métapsychologie*. “ (éd. cit., p. 299)

À la mention de cette “obscurité connaissance”, Freud rattache en note la précision suivante : “qu’il ne faut pas confondre avec la connaissance vraie”. Il n’est donc pas question, même si on leur reconnaît une valeur probatoire, de valider en l’état les discours du paranoïaque et du superstitieux : ces discours sont, c’est le cas de le dire, à côté de la plaque, sans que cela exclue la possibilité de les remettre dans le droit chemin, en “retransformant”, comme l’écrit Freud, ce qui n’est qu’obscurité connaissance en science véritable, ce qui est précisément l’objectif que se fixe la psychanalyse.

Ces considérations sur l’enfer et le paradis, et les forces bénéfiques ou maléfiques qui sont censées infléchir le cours de l’existence nous éloignent beaucoup, semble-t-il, des problèmes de la vie quotidienne, même si elles se rapportent à des croyances populaires qui traînent un peu partout, y compris dans l’esprit des gens cultivés. Mais en réalité, c’est la leçon principale qui se dégage de l’ouvrage de Freud, elles nous y ramènent. La vie quotidienne est envahie de mythologies, de rites obsessionnels, de fausses croyances, pour le dire en un mot d’opinions et de préjugés, qui constituent sa trame. Or il ne suffit pas de constater que cette trame est tissée d’illusions, que la connaissance dissipe : encore faut-il aller jusqu’à appréhender la réalité, et la réalité proprement psychique, de ces illusions, ce qui leur restitue une consistance dont, à un examen superficiel, elles paraissent privées : l’objectif que Freud assigne à la psychanalyse est précisément de reconnaître à la vie quotidienne ce caractère de réalité lié aux lois qui dirigent le fonctionnement du psychisme humain et en commandent toutes les manifestations sans exception, sur un plan où le subjectif et l’objectif interfèrent constamment.

Ceci dit, le doute concernant les interprétations que propose le psychopathologiste des actes manqués est-il complètement levé ? Les preuves qui ont été avancées permettent-elles d’affirmer en toute certitude qu’il ne s’agit pas en dernière instance d’élucubrations privées de toute assise réelle ? Il n’est pas possible pour le moment de répondre à cette question, qui ne concerne pas seulement l’interprétation des actes manqués mais engage le statut de la psychanalyse dans son ensemble. On se contentera donc de formuler à ce sujet une hypothèse. L’interprétation des actes manqués, qui, dans la plupart des cas, est à la charge de celui qui en est l’auteur, révèle tout ce à quoi ceux-ci peuvent faire penser, et par là leur attribue *un* sens, dans lequel sont impliqués des événements psychiques que cette interprétation fait sortir au grand jour : que ce sens soit *le* sens que les actes manqués portaient déjà en eux avant d’être interprétés, ce qui présuppose d’ailleurs qu’ils n’aient eu que cet unique sens, ou que ce sens ait été forgé de toutes pièces au cours de l’opération interprétative, est au fond indifférent ; car, dans l’un et dans l’autre cas, sont délivrés des enseignements concernant, non une réalité extérieure, mais l’expérience que l’esprit fait de lui-même par leur intermédiaire, expérience qui est le véritable objet de la psychanalyse, et sur laquelle les faits de la vie quotidienne apportent un témoignage irremplaçable.

Copyright Pierre Macherey